



Québec : chroniques d'une ville assiégée (II^e partie : 1759) Québec: chronicles of a city under siege (Part Two: 1759)

Bernard Andrès

Number 62, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/038121ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/038121ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Andrès, B. (2008). Québec : chroniques d'une ville assiégée (II^e partie : 1759). *Les Cahiers des dix*, (62), 61–91. <https://doi.org/10.7202/038121ar>

Article abstract

Because of both its strategic location and symbolic importance (the city of Québec as a metaphor for the entire province), the “Old Capital” represents THE city under siege from Champlain’s time to today. It is precisely this strange fate as target and victim but also of impregnable fortress and national heroine that is discussed here. After number 61 of the *Cahiers* in which we recalled the English attacks of 1628-1629 and of 1690 and 1711, the discussion is now centered on the siege of Québec in 1759, an event that marked the end of New France. Ten chronicles are analyzed as much for their portrayals of Québec as for the light they shed on the behavior of “ordinary” *Canadiens* as well as that of officers of the militia, the middle-class and colonial authorities. These accounts of 1759 show not only how the arguments of the colony’s loss, sacrifice and punishment were woven but also how these views later led to two different interpretations of the conquest: both defeat and a (re)departure.

Québec : chroniques d'une ville assiégée (II^e partie : 1759)

PAR BERNARD ANDRÈS

Depuis le commencement du siège jusqu'à ce moment, 535 maisons ont été brûlées dans la ville, la partie Est de la Basse-Ville y comprise, moins six ou huit maisons. Ces amas de ruines donnent à la ville une bien triste apparence.

*(Journal de l'expédition sur le fleuve Saint-Laurent
par un militaire de l'armée de Wolfe, p. 48)*

La livraison précédente de ces *Cahiers*¹ m'a permis d'évoquer la représentation de la ville de Québec dans les relations de trois campagnes militaires antérieures. Les deux premières donnèrent lieu à des sièges : 1628-1629 (par les frères Kirke) et 1690 (par William Phips). La dernière tentative, en 1711, avorta en raison du naufrage des attaquants alors commandés par l'amiral

1. BERNARD ANDRÈS, « Québec : chroniques d'une ville assiégée (I : de 1628 à 1711) », *Les Cahiers des Dix*, n° 61 (2007), p. 131-153. Je livre ici la suite de cette recherche que je poursuivrai dans la prochaine livraison par l'étude du siège de 1775.

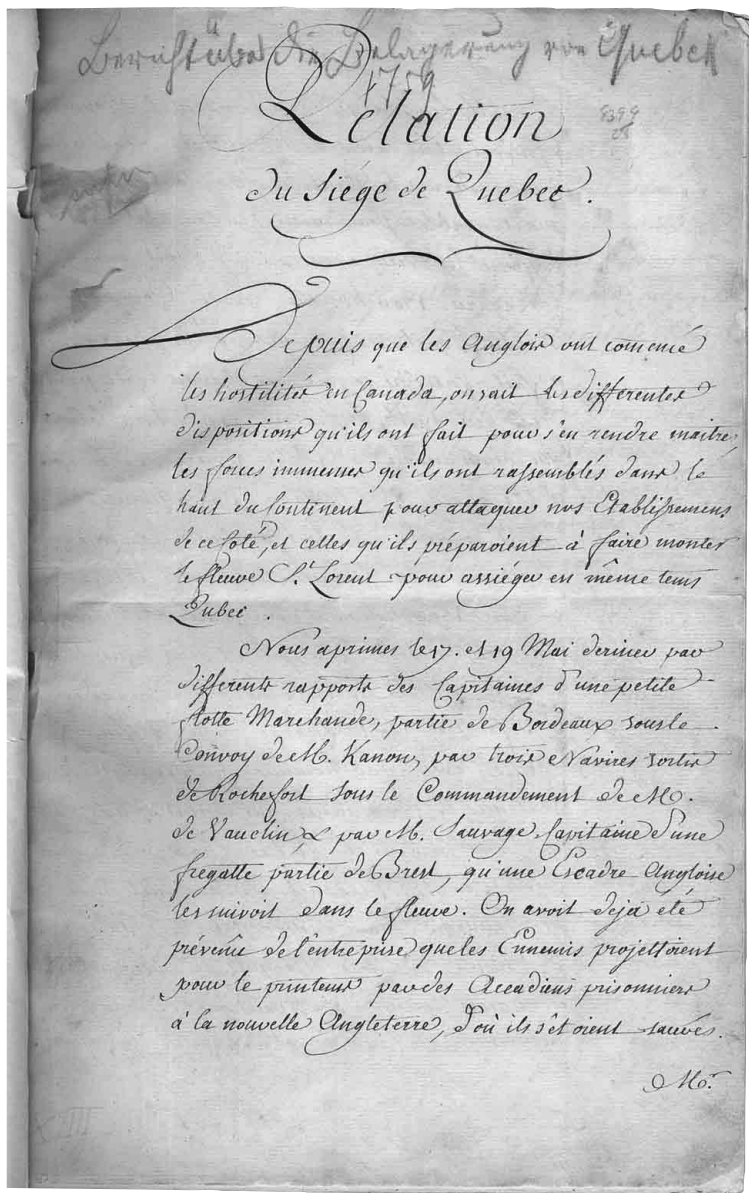
Honvenden Walker. Que la défense fût assumée par Samuel de Champlain, par Louis de Buade de Frontenac ou par Philippe Rigaud de Vaudreuil, Québec apparut toujours comme une forteresse inexpugnable, mais aussi comme une figure altière à laquelle s'identifiaient les premiers Canadiens. Cela ne tenait pas seulement à sa position stratégique au pied du Cap Diamant. À mesure qu'elle subissait et rejetait les assauts répétés des Britanniques, la ville devenait aussi aux yeux de tous un symbole de la Nouvelle-France. La vaincre ou la sauver revenait à gagner ou à perdre le Canada. Au cœur de la Basse-Ville, la petite église rebaptisée Notre-Dame-des-Victoires acquit en 1711 une valeur emblématique, jusqu'à ce que la guerre de Sept ans, parvenue à son terme, mette à mal cette belle construction symbolique. Nous verrons ici comment le siège de 1759 *ruina* (au sens fort du mot) et l'église de la Basse-Ville et la figure même de Québec à laquelle s'identifiaient toujours les Canadiens, mais que la France reléguait déjà aux marges de son empire. Un mois avant la capitulation, en effet, Montcalm n'espérait déjà plus l'emporter. Il souhaitait seulement que les Anglais se retirent avant l'hiver et qu'ainsi, pour la métropole, l'honneur soit sauf au terme d'une « glorieuse » campagne. On lit dans son *Journal* du 20 août 1759 : « Si nous échappons cette année la campagne aura été belle et glorieuse ; sans doute la cour et toute la France même n'en attendent pas de nous davantage, et peut-être moins². »

Outre ce *Journal du marquis de Montcalm* et ceux de M. de Bougainville³, je convoquerai dans la présente étude un certain nombre de relations du siège de Québec en 1759. De nombreux récits et témoignages consacrés à cet épisode crucial qui scella « le sort de l'Amérique » ont été conservés (et, pour certains, édités ou réédités depuis)⁴. Dans les limites de ce travail, j'en choisirai dix pour l'intérêt qu'ils présentent au plan de la représentation de Québec et pour les

-
2. LOUIS JOSEPH DE MONTCALM, *Le journal du marquis de Montcalm en Canada de 1756 à 1759*, Édition originale revue et augmentée, sous la direction de Roger Léger, Montréal, Michel Brûlé, 2007, p. 485. À l'avenir, la référence à cette édition se fera par la seule mention : MONTCALM, suivi de la page. Cette édition reprend celle éditée en 1895 par l'abbé H.-R. CASGRAIN, le *Journal du marquis de Montcalm durant ses campagnes en Canada de 1756 à 1759*, dans la collection des Manuscrits du maréchal de Lévis, Québec, L.J. Demers, 1889-1895. Nos citations respectent l'orthographe originale.
 3. Les journaux et le mémoire de LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE consacrés à son séjour au Canada sont cités d'après la transcription donnée par AMÉDÉE-EDMOND GOSSELIN sous le titre « Journal de l'expédition d'Amérique commencée en l'année 1756, le 15 mars », dans le *Rapport de l'archiviste de la Province du Québec pour 1923-1924*, Québec, Ls-A. Proulx, 1924, p. 202-393. À l'avenir : BOUGAINVILLE, suivi de la page.
 4. Voir la bibliographie au terme de cette étude.

témoignages qu'ils recèlent sur le comportement des Canadiens « ordinaires », aussi bien que des officiers canadiens de la milice, des bourgeois et des autorités canadiennes de la colonie. C'est ici l'écrit d'une religieuse hospitalière⁵, là, celui d'un militaire français⁶, là encore d'un militaire anglais⁷. Voilà aussi le rapport d'un notaire⁸, d'un abbé⁹, ou ceux du commandant qui signa la capitulation de Québec¹⁰.

-
5. Nous référons ici à la première édition de ce texte rédigé en 1765, probablement par MARIE JOSEPH LEGARDEUR DE REPENTIGNY, Mère de la Visitation : [Anonyme] *Relation de ce qui s'est passé au Siège de Québec et de la prise du Canada par une religieuse de l'Hôpital Général de Québec*, Québec, Mercury, 1855, 24 pages. Voir sa numérisation à l'adresse : <http://www4.bnquebec.ca/numtexte/430663.pdf>. Les prochaines références à ce texte se feront par la mention : RELIGIEUSE, suivi de la page.
 6. [Anonyme], « Le siège de Québec en 1759 par un militaire de l'armée française », dans JEAN-CLAUDE HÉBERT, *Le siège de Québec en 1759 : par trois témoins*, Québec, Ministère des affaires culturelles, 1972, p. 53-116 et 127-130. Ce texte reprend celui publié en 1836 par DENIS-BENJAMIN VIGER sous le titre *Siège de Québec en 1759 [...]. Copie d'un manuscrit déposé à la Bibliothèque de Hartwell en Angleterre*, Québec, Fréchette et C^{ie}, 41 pages. À l'avenir : HARTWELL, suivi de la page.
 7. [Anonyme], « Journal de l'expédition sur le fleuve Saint-Laurent par un militaire de l'armée de Wolfe », dans JEAN-CLAUDE HÉBERT, *Le siège de Québec en 1759 : par trois témoins*, *ibid.*, p. 33-50 et 126-127. À l'avenir : EXPÉDITION, suivi de la page.
 8. JEAN-CLAUDE PANET, *Journal du siège de Québec en 1759*, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1866, 24 pages. À l'avenir : PANET, suivi de la page.
 9. JEAN-FÉLIX RÉCHER (abbé), *Journal du siège de Québec en 1759*, Coll. « Cahiers d'Histoire », n° 11, Québec, Société historique de Québec, Université Laval, 1959, 48 pages. À l'avenir : RÉCHER, suivi de la page. Sur l'importance de ce journal réédité par Honorius Provost en 1959, voir notamment CLAUDE GALARNEAU, « Le deuxième centenaire du siège de Québec et le journal d'un curé », *Recherches sociographiques*, vol. 1, n° 4, 1960, p. 497-499.
 10. JEAN BAPTISTE NICOLAS ROCH DE RAMEZAY, « Relation du siège de Québec s'étant déroulé du 17 mai au 20 septembre 1759 », *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec pour 1937-1938*, Québec, Redempte Paradis, 1938, p. 1-20. À l'avenir RAMEZAY (Édition Fauteux), suivi de la page.



Enfin, le plus marquant de tous à nos yeux : le témoignage d'un anonyme placé au cœur de la tourmente. Remarquablement informé, mais aussi des plus critiques à l'égard des malversations qu'il observe, ce garde-magasin suit, attristé, le déclin de « la pauvre ville de Québec¹¹ » écrasée sous les bombes.

Cette cité n'est pas seulement un espace géopolitique réductible à une cible ou à un dernier carré à défendre. Une telle conception militaire de la ville se justifie sous l'angle de la poliorcétique, mais la stratégie m'intéresse moins ici que l'aspect humain de ce siège. Pour moi, Québec est avant tout un ensemble d'individus (hommes, femmes, enfants) pris au piège de l'Histoire et qui, dans la tourmente, s'interrogent sur leur destin comme sur leur appartenance¹². Ces personnes se retrouvent enclavées dans un périmètre défini par la Basse-Ville et la Haute-Ville, mais on verra que cet *intra-muros* varie lui-même en fonction de la portée des bombes (quand des batteries anglaises sont installées à la Pointe Lévis). Les tirs atteignent-ils bientôt la Porte Saint-Jean, que les proches faubourgs s'avèrent aussi menacés. Où trouver refuge ? S'ébauche alors dans l'esprit des Québécois¹³ (pourtant vaillamment engagés dans la lutte), l'idée d'un abandon

-
11. « Journal du siège de Québec du 10 mai au 18 septembre 1759 », publié et annoté par ÆGIDIUS FAUTEUX dans le *Rapport de l'archiviste de la Province du Québec pour 1922-1923*, Québec, Ls-A. Proulx, 1922, p. 137-241. J'utilise ici le tiré à part hors commerce effectué la même année à Québec par le gouvernement provincial sous le même titre et augmenté d'un index (115 pages). À l'avenir : FAUTEUX, suivi de la page. L'appel de cette note 11 renvoie donc à Fauteux, 33.
 12. À la fin du régime français, sur environ 70,000 Canadiens, la ville de Québec comptait près de 8000 habitants (MARCEL TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France, volume X. Le régime militaire et la disparition de la Nouvelle-France. 1759-1764*, Montréal, Fides, 1999, p. 60). Nous verrons plus loin qu'une partie de cette population s'était réfugiée durant le siège à Trois-Rivières, à Montréal, ainsi qu'à la campagne, au-delà des faubourgs de Québec. C'est dire que Québec est alors essentiellement occupée par des militaires et des miliciens (certains venus de Trois-Rivières et de Montréal). Selon la relation de Ramezay intitulée « Campagne du Canada depuis le 1^{er} juin jusqu'au 15 septembre », leur nombre s'élève alors à 13 718 combattants, dont « 10,400 Canadiens répandus sur les batteries [et] 918 sauvages de différentes nations » (dans *Mémoire du Sieur de Ramezay, commandant de Québec, au sujet de la reddition de cette ville, le 18 septembre 1759, d'après un manuscrit aux Archives du Bureau de la marine, à Paris*, publié par la Société littéraire et Historique de Québec, Presses de John Lovell, 1861, p. 31). Face aux Franco-Canadiens, on compte 200 vaisseaux et transports et 39,000 marins et soldats anglais. Wolfe évaluait ainsi la situation le 31 août 1759 dans une lettre à sa mère : « Le marquis de Montcalm est à la tête d'un grand nombre de mauvais soldats, et je suis à la tête d'un petit nombre de bons soldats [...] » (cité par GUY FRÉGAULT, *La Guerre de la Conquête*, Montréal, Fides, 1955, p. 339).
 13. J'entends ici par Québécois, les gens de la cité de Québec : citoyens, bourgeois, civils, miliciens, religieux, administrateurs, employés, personnes « de qualité », comme gens

par les autorités. C'est ce que nous verrons en interrogeant l'archive du siège de Québec en 1759. Après avoir évoqué dans les textes retenus la prémonition d'une catastrophe, nous verrons comment la population a réagi à la guerre et quels clivages s'y sont révélés, tant au niveau social que dans les mentalités, tout au long de cette année néfaste. Il s'agira, en quelque sorte, de relire le « Grand Récit » de cette conquête. J'entends par là la façon dont les diverses relations du siège de Québec tissent un argumentaire autour de la perte, du sacrifice et du châtement subi par la colonie, mais aussi comment ces discours autoriseront par la suite une double lecture de la conquête : à la fois défaite et (re)départ.

Chronique d'une défaite annoncée

Est-il nécessaire de revenir sur le manque de préparation des forces coloniales à la veille de l'assaut, ou sur les conflits de personnalités entre l'entourage de Vaudreuil et celui de Montcalm ? « Je vois avec douleur la mésintelligence croître entre nos chefs », écrit en juin 1758 Bougainville dans son *Journal de campagne*¹⁴. L'abbé Casgrain résumait bien la situation dans son *Montcalm et Lévis* :

Montcalm s'imposait par ses victoires, Vaudreuil par son influence auprès des colons. Remplacer le premier c'était peut-être perdre la colonie ; rappeler le second, c'était peut-être amener la défection des Canadiens, que le roi était honteux d'abandonner après avoir tant exigé d'eux. Il crut tout concilier en donnant à Montcalm la direction des opérations militaires, et à Vaudreuil le soin d'être consulté : c'était consommer la discorde¹⁵.

S'il ne faut pas exagérer le clivage entre coloniaux et métropolitains, notamment entre les miliciens canadiens et les militaires français¹⁶, force est de constater le ton condescendant de certains textes désignant les coloniaux. Dans un commentaire sur l'arrivée de Canadiens dans les troupes, le *Journal* de Montcalm daté du 9 juin 1759 souhaite « que cette incorporation jetât parmi *ce peuple* quelques semences de discipline et autres vertus militaires¹⁷ ». Nous reviendrons plus loin

« ordinaires », Canadiens de longue date ou Français plus récemment installés dans la colonie. J'emploierai dans le même sens l'adjectif « québécois-e » (de Québec).

14. BOUGAINVILLE, p. 326.

15. H.-R. CASGRAIN (abbé), *Guerre du Canada : 1756-1760 : Montcalm et Lévis*, Québec, L.-J. Demers & frère, 1891, p. 71. À l'avenir : CASGRAIN, suivi de la page.

16. Voir à ce propos les nuances qu'apporte LOUISE DECHÊNE à propos des rapports entre milice et troupes réglées, dans *Le Peuple, l'État et la Guerre au Canada sous le régime français*, Montréal, Boréal, 2008, p. 370-377.

17. MONTCALM, p. 443 (je souligne).

sur cette indiscipline reprochée aussi bien aux Canadiens qu'aux « Sauvages ». Retenons pour l'instant la méfiance des Français à l'endroit de « ce peuple » dont Bougainville, en 1756, avait déjà marqué le caractère « distinct » dans ce jugement maintes fois cité depuis :

Les Canadiens et les Français, quoiqu'ayant la même origine, les mêmes intérêts, les mêmes principes de religion et de gouvernement, un danger pressant devant les yeux, ne peuvent s'accorder ; il semble que ce soit deux corps qui ne peuvent s'amalgamer ensemble. Je crois même que quelques Canadiens formaient des vœux pour que nous ne réussissions pas, espérant que toute la faute retomberait sur les Français¹⁸.

On le voit, depuis le début de la guerre de Sept Ans, la perspective d'une défaite hante le commandement militaire français. Le *Journal de Montcalm* daté d'octobre 1758 dresse un sombre bilan des combats sur l'ensemble des fronts. Ce qui se trame en Moravie, en Allemagne, en Russie, au Danemark et en Suède, la menace navale anglaise sur les côtes de France n'augurent rien de bon pour les officiers engagés au Canada :

Le découragement a flétri nos courages ; nous n'avons plus de généraux. [...] Talents, vues, résolutions, vertus, projets sages et décisifs, c'en est fait ; la France ne vous connaît plus. Elle ne devra plus son salut qu'à quelques hasards heureux ; mais sa gloire, sa gloire, qui la lui rendra ?¹⁹

Quant à la Nouvelle-France, lit-on encore chez Montcalm, « La paix seule peut aujourd'hui sauver cette colonie²⁰. »

La crise n'est pas seulement militaire. L'économie préoccupe tout autant Montcalm qui s'alarme de l'inflation due aux malversations de l'intendant Bigot, de Cadet et de leur clique. Comment ne pas déplorer les agissements de la « Grande-Société », ces « concussionnaires qui se jouent de l'autorité [...], sûrs jusqu'à présent de l'impunité, parce qu'ils avaient osé se faire des complices jusque dans le sanctuaire de la suprême puissance²¹ » ? Bougainville, lui, multiplie les

18. BOUGAINVILLE, p. 377.

19. MONTCALM, p. 381

20. MONTCALM, p. 388.

21. MONTCALM, p. 382. À propos de ce que Pierre-Georges Roy nommera « La bande à Bigot » (*Bigot et sa bande et l'Affaire du Canada*, Lévis, s.e, 1950), Montcalm expose ainsi le mode d'opération : « La Grande-Société envoie à quinze et vingt lieues en mer des commissaires qui achètent la cargaison de tous les vaisseaux qui viennent à Québec. C'est ainsi qu'en se rendant maîtres de toutes les denrées et marchandises d'un pays, ces insatiables sangsues imposent un tarif et tiennent notre vie même à leur discrétion. Ainsi, écrit-on de Québec qu'un grand nombre de familles se sauvent en France. Je dis se sauvent, parce qu'il s'agit ici

témoignages sur la misère du peuple à Québec. Au mois d'avril de cette même année 1758 : « Il y a eu un attroupement de femmes à la porte de Mr Daine, lieutenant général de police²² ». Le 3 mai suivant : « Misère grande : le peuple réduit à deux onces de pain [...]»²³ ». Le 21 mai : « La misère est si grande que quelques habitants sont réduits à vivre d'herbe²⁴ ». Le mois suivant, cela empire : « Attroupement de femmes qui sont venues demander du pain au Mis [Mr] de Vaudreuil, au commissaire et au juge, se plaignant de ce qu'au magasin du munitionnaire [Cadet] la farine se vend 20 s. la livre²⁵ ». Témoignant de la pauvreté qui afflige la population, le brave curé Récher écrit le 12 août : « Par l'examen de mes distributions hebdomadaires, je trouve avoir donné en aumônes aux pauvres de la paroisse, depuis le 1^{er} avril jusqu'au 1^{er} août dernier, la somme de 11,425 livres²⁶. »

Parallèlement à la disette, les déprédations sur les vivres vont bon train, tout comme le gaspillage de l'équipement qui profite aux spéculateurs locaux prompts à surfacturer l'État. « C'est ainsi que cette colonie ruine la France », conclut Bougainville en juin 1758²⁷. En janvier 1759, la situation est assez grave pour que Montcalm, à son tour, évoque une « grande misère à Québec », le « murmure du peuple » et une « émeute de quatre-cents femmes ». Nous voilà bientôt en mars, trois mois avant le début du siège de Québec : « Les honnêtes gens [...] soupçonnent violemment abus, friponneries et malversations », lit-on encore, alors que « Les habitants qui craignent une révolution commencent à ne faire aucun cas des ordonnances, monnaie du pays²⁸. »

À ce climat socio-économique délétère, au sentiment d'une issue militaire incertaine, s'ajoute dans la population le spectacle des frivolités auxquelles se livrent les gens aisés : « Bals, amusements, partis de campagne, gros jeux de hasard en ce moment » (janvier 1759)²⁹. « Les plaisirs, malgré la misère et la perte pro-

de fuir un ennemi plus dangereux mille fois que les Anglais. Et quoi ! le cri de ce peuple écrasé ne retentira-t-il donc jamais jusqu'au pied du trône ? » (MONTCALM, p. 385).

22. BOUGAINVILLE, p. 318.

23. BOUGAINVILLE, p. 319.

24. BOUGAINVILLE, p. 321.

25. BOUGAINVILLE, p. 325.

26. RÉCHER, p. 33.

27. BOUGAINVILLE, p. 323.

28. MONTCALM, p. 415. Notons ici que « révolution » doit s'entendre au sens de crise ou de bouleversement majeur.

29. MONTCALM, p. 408.

chaîne de la colonie, ont été des plus vifs à Québec [...]. Le gouverneur général et l'intendant l'ont autorisé » (février-mars 1759)³⁰. Nul doute, d'ailleurs, que Montcalm comme Bougainville se sont prêtés durant l'hiver à ces mondanités³¹. Aussi, quand, au printemps suivant, M^{gr} de Pontbriand, dernier évêque de la Nouvelle-France, ordonne des prières publiques pour le salut de la colonie, il ne manque pas de fustiger ce libertinage : « les divertissements profanes auxquels on s'est livré avec plus de fureur que jamais ; [...] les excès intolérables dans les jeux de hasard, ces déguisements impies en dérision, ou pour mieux dire en haine de la religion³² ». Se sentant probablement visé, Montcalm, s'offusque de ces anathèmes :

Le saint évêque aurait dû se dispenser d'y parler des mascarades indécentes qu'il prétend y avoir eues cet hiver à Québec, comme celle de s'être masqué en religieuse et en évêque, et d'une maison de prostitution qu'il assure être établie près du rempart de Québec. Il aurait dû aussi entrer dans moins de détails sur le danger où est la colonie. Il est inutile d'apprendre aux simples habitants *que les Anglais ont au moins six fois plus de troupes que nous, et qu'ils peuvent envahir le Canada par quatre côtés*³³.

Au terme de ces remarques il apparaît clairement que Québec est au bord du gouffre alors qu'à l'horizon de l'Île d'Orléans se profilent les premières voiles ennemies. Passant à présent à l'été 1759, nous verrons comment le siège de Québec affectera durement sa population en détruisant bien plus que des maisons ou des remparts : c'est le sentiment même d'appartenance et l'identitaire canadien qui se trouveront fissurés (mais aussi régénérés) par le déluge de feu tombé, trois mois durant, sur la ville. En châtement de quelle(s) faute(s) ?

30. MONTCALM, p. 409.

31. Sur les marivaudages de Montcalm et ses liens avec « la cour de Mme Péan », voir GUY FRÉGAULT, *François Bigot administrateur français*, Ottawa, Les études de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, 1948, p. 147 et suivantes.

32. Cité par CASGRAIN, p. 33.

33. MONTCALM, p. 420 (souligné dans le texte).



Plan du Saint-Laurent avec les opérations du Siège de Québec (détail). Paru dans Thomas Jefferys, *The Natural and Civil History of the French Dominions*, 1760. Photo : B. Andrès

Québec sacrifiée sous les bombes, ou châtiée pour ses péchés ?

Je n'entends pas dresser ici la liste des « coupables » à qui l'on pourrait imputer la perte de la Nouvelle-France. S'y sont largement employées des générations d'historiens et d'idéologues dont les divergences alimentent encore aujourd'hui nos débats, d'un événement commémoratif, d'une campagne électorale à l'autre. Manque de volonté politique de la France, erreurs stratégiques de ses officiers et commettants, conflits de personnalités, malversations, mauvais calcul de l'ancienne métropole lors de la Cession du Canada, etc. : autant de considérations qui excèdent mon expertise, mais qui, surtout, éclairent peu la façon dont, à la base, se joua pour les Canadiens eux-mêmes le sort de la colonie. Mieux (ou pire !) : de ce qui était déjà devenu leur pays. Comme littéraire, je m'intéresse plutôt à la manière dont s'est racontée (et vécue) cette conquête.

Ce qui nous frappe dans les relations du siège, c'est le clivage entre la froideur des considérations stratégiques (formulées par des métropolitains, anglais ou français) et, d'autre part, l'humanité des témoignages dus souvent à des Canadiens (d'ancienne ou de récente extraction). Tous ces journaux restent le fait de lettrés, militaires, religieux, administrateurs ou notables qui jouissent d'une position enviable par rapport aux « simples habitants » dont nous n'avons point de dépositions directes. Force est alors de deviner leurs traits de mentalités à travers le discours tenu sur eux et sur leurs comportements. Vaillance, audace, loyauté ressortent alors, mais aussi maladroites guerrières, individualisme, indiscipline et méfiance à l'égard des autorités. Même les plus compatissants avec les malheurs du peuple ne manquent pas de relever ces derniers traits de caractère. L'épisode des Écoliers en témoigne amplement, comme nous le verrons plus loin. Pour ce qui est de la défiance populaire à l'égard des hauts stratèges, elle est clairement formulée dans le journal d'un militaire français qui, en juillet 1759, s'interroge lui-même sur la tournure de cette campagne :

L'on ne saurait disconvenir que le peuple, voyant toujours toutes nos forces réunies dans un point [Beauport] occupé uniquement de la défensive, ne fut intimidé, en voyant d'un autre côté les anglais beaucoup moins nombreux, se partager et faire plusieurs entreprises hardies sans trouver aucun obstacle³⁴.

Intimidée par l'assurance des Britanniques, la population n'en demeure pas moins stoïque devant le danger. Le courage manifesté par les victimes du bombardement s'avère manifeste dans le témoignage du chevalier de Lévis³⁵, comme de Jean-Baptiste de Ramezay. Alors responsable de la défense de la Haute-Ville, ce dernier est un Montréalais de naissance qui devra signer la capitulation. De Ramezay n'a pas manqué de se justifier dans ses écrits, mais aussi de relater avec compassion le sort de ses compatriotes. Sa *Relation du siège de Québec* évoque notamment le bombardement nocturne du 9 août et la Basse-Ville « réduite en cendres en moins de 4 heures, à l'exception de 14 ou 15 maisons ». Déplorant la ruine d'« un grand nombre de familles et de negociants », il souligne « leur zele pour la deffense du païs. Car dès le premier instant, où les ennemis ont parû, ils n'ont absolument songés, qu'à se rendre utiles, et se sont empressés de partager avec les Colons, les travaux et le service³⁶. » Même émoi chez le notaire Jean-Claude

34. HARTWELL, p. 88.

35. CASGRAIN (p. 138) cite le témoignage de Lévis : « On ne peut assez faire l'éloge des troupes et des Canadiens, qui ont été inébranlables, et qui ont continuellement témoigné la plus grande volonté ».

36. RAMEZAY (Édition Fauteux), p. 15.

Panet qui, lui, réside dans la Basse-Ville ravagée en pleine nuit par les bombes incendiaires ou « pots à feu » :

[...] trois tombèrent, un sur ma maison, un sur une maison de la place du marché et un dans la rue Champlain. Le feu prit à la fois dans trois endroits [...] et bientôt la Basse-Ville ne fût plus qu'un brâsier, depuis ma maison, celle de M. Désery, celle de Maillou, rue du Saut au Matelot, [...] tout a été consumé par les flammes. Il y a eu 7 voûtes qui ont crevées ou brûlées, [...] Jugez de la consternation. Il y a eu 167 maisons de brûlées.³⁷

Que dire, en regard de ces témoignages émouvants, des réflexions purement tactiques des généraux ? Déplorant la lenteur des travaux de fortification de Québec, fin mai 1759, Montcalm lâche : « Il fallait ou raser la Basse-Ville et l'abandonner, ou y construire les batteries avec des épaulements très hauts³⁸. » Montcalm suit ici l'avis de l'ingénieur en chef M. de Pontleroy (qui œuvra au Canada de 1755 à 1760) : « [...] la Basse-Ville nous nuisant plus qu'elle ne peut nous servir, il serait à propos de l'abandonner, ou du moins de n'y pas employer à des travaux inutiles des bras qui seraient plus nécessaires ailleurs³⁹ ». Faut-il s'étonner, en temps de guerre, de cette froide perception du « patrimoine bâti » de Québec ? Ce patrimoine n'est-il pas aussi *habité* par ces individus énumérés par Ramezay comme par Panet ? Québec n'est-elle pour les militaires qu'un « objet insensible », pour reprendre l'expression d'un autre militaire ? On lit en effet dans le *Siège de Québec en 1759*, à propos de la fureur des bombardements anglais :

Un traitement si rigoureux contre des *objets insensibles*, étonnait avec raison tout le monde et l'on apprit en même temps par la voie des déserteurs, que l'intention du général ennemi [Wolfe] était de détruire Québec de fond en comble, sans qu'on pût connaître la raison d'un procédé si contraire aux usages ordinaires de la guerre⁴⁰.

Vivant depuis douze ans au Canada et devenu curé de la paroisse de Québec, l'abbé Récher, lui, compatit pleinement au malheur de ses ouailles. Son *Journal* évoque aussi la funeste nuit du 9 août avec « l'incendie général de l'église et des maisons de la Basse-Ville⁴¹ ». Il s'agit bien de la fameuse Notre-Dame-des-Victoires dont nous connaissons la valeur symbolique⁴². Casgrain rappelle que

37. PANET, p. 18.

38. MONTCALM, p. 435.

39. MONTCALM, p. 436.

40. HARTWELL, p. 93 (je souligne).

41. RÉCHER, p. 31.

42. B. ANDRÈS, « Québec : chroniques d'une ville assiégée », *loc. cit.*, p. 146-147.



Ruines de l'église Notre-Dame des Victoires et de la Place Royale à Québec (détail). Paru dans Thomas Jefferys, *The Natural and Civil History of the French Dominions*, 1760. Photo : B. André

des pèlerinages y avaient eu lieu en 1759, au moment de l'arrivée de l'escadre anglaise, quand on espérait encore la voir s'échouer devant Québec (comme l'avait fait à Sept-Îles la flotte de l'amiral Walker, quarante-huit ans plus tôt)⁴³. Si toutes ces marques de dévotion n'eurent pas l'effet escompté, explique Sœur de la Visitation, c'est que « notre peu de reconnaissance ne nous a pas mérité [la] protection » du Ciel, « jusqu'ici favorable à nos vœux », tout comme de la « Très Sainte Vierge, patronne de ce pays⁴⁴ ». On retrouve ici l'écho du mandement proféré par M^{gr} de Pontbriand le 18 avril 1759 :

Voilà ce qui nous oblige à tout craindre et à vous annoncer que Dieu lui-même est irrité ; que sa main est levée pour nous frapper et qu'en effet nous le méritons. Oui, [...] ce n'est pas le nombre de nos ennemis, ce ne sont pas leurs efforts qui nous

43. CASGRAIN, p. 70.

44. RELIGIEUSE, p. 3.

effraient et qui nous font envisager les plus grands malheurs, tant pour l'État que pour la religion. [...] Nous vous avons vus avec douleur souffrir souvent de la famine et de la maladie, et presque toujours en guerre ; mais cette année nous paraît à tous égards la plus triste et la plus déplorable, parce que, en effet, vous êtes plus criminels⁴⁵.

Tout se passe comme si les manquements de l'élite déteignaient sur l'ensemble de la population et qu'aux yeux du prélat, les Canadiens ainsi fustigés formaient une collectivité homogène. Une telle lecture résiste mal à l'analyse des autres discours tenus sur le siège.

Une ville multiple

En vérité, toute une stratification sociale apparaît dans les témoignages du temps. Commentant le travail des Hospitalières amenées à secourir les réfugiés, Sœur de la Visitation note bien qu'« on avait fait monter, à l'arrivée de la flotte ennemie, dans les Villes de Montréal et des Trois-Rivières, toutes les familles de distinction, marchandes et bourgeoises, en état de se soutenir par elles-mêmes, et par là débarrasser la Ville de tout ce qui pourrait lui être à charge pendant le siège⁴⁶ ». Quant aux gens moins nantis, un autre témoin du siège affirme : « Dès le commencement, on avait obligé le peuple d'évacuer tous les faubourgs, d'entrer à la ville ou de se retirer à la campagne, mais l'effroi des bombes les fit retourner chez eux [dans les faubourgs], et rendit dans un instant la Haute-Ville presque aussi déserte que la basse⁴⁷ ». Qui reste-t-il alors *intra-muros* ? Nul doute que la population captive de la capitale (celle qui n'a pas les moyens de s'exiler au-delà) est aux abois : elle court durant tous les bombardements entre la ville et les proches faubourgs. On apprend alors que les Anglais, informés de ces déplacements, dirigent alors leurs tirs « dans la plus longue portée, jusque dans les faubourgs où le peuple s'était retiré⁴⁸ ». Le même témoin rapporte que le but des artilleurs n'est pas de détruire les batteries ennemies, mais « d'effrayer le peuple » : durant la nuit du 12 juillet, « tout le monde fut obligé de sortir de sa maison et de se réfugier sur le rempart du côté de la campagne ; et lorsque le jour fut venu, [...] on vit les femmes et les enfants s'enfuir par bandes à la campagne⁴⁹ ». D'une attaque à l'autre, Québec se retrouve donc désertée, puis ralliée par ses habitants revenus

45. Cité par CASGRAIN, p. 33.

46. RELIGIEUSE, p. 2-3.

47. HARTWELL, p. 85.

48. HARTWELL, p. 91.

49. HARTWELL, p. 84.

constater les dégâts. Si l'on fait abstraction des militaires, essentiellement campés vers Beauport où Montcalm attendit longtemps l'offensive principale de Wolfe, c'est donc majoritairement les « particuliers » ou gens « ordinaires » qui demeurent en place (malgré le péril en la demeure). C'est ce même petit monde dont parle encore la religieuse à propos de l'Hôpital général : « Comme notre Maison était hors de la portée de l'artillerie ennemie, le pauvre peuple de Québec ne manqua pas de s'y réfugier. »



Quartier général de Montcalm à Beauport. Gravure de Lossing et Barrit. Parue dans le *Harper's New Monthly Magazine*, New York, janvier 1859 (détail). Photo : B. Andrès.

Quant aux notables et aux autorités civiles restées sur place, là encore, nous les voyons se réfugier aux moments critiques vers les faubourgs Saint-Jean et Saint-Roch, vers La Canardière, l'Ancienne-Lorette, ou encore à Beauport. C'est là qu'au 29 juin, se retire le gouverneur, comme le note avec ironie notre auteur anonyme (alors garde-magasin du Roy) : « M. le marquis de Vaudreuil, grand Croix, abandonne le gouvernement de la place à M. de Ramezay et va camper à Beauport ; je pense que l'air y sera plus tempéré que celui de la ville⁵⁰. » Deux jours plus tôt, le même anonyme envoyait prudemment sa femme et trois de ses enfants à l'Ancienne Lorette (après y avoir mis en sécurité « partie de [ses] ses effets [...] et deux de [ses] petits enfants⁵¹ »). Il est vrai que le 18 juillet, un boulet

50. FAUTEUX, p. 27.

51. FAUTEUX, p. 24-25.

« a passé dans le toit de [sa] maison », suivi, trois nuits plus tard, d'une bombe incendiaire à quarante pieds de chez lui, endommageant un hangar où il entreposait du bois. Le même hangar, apparemment, est incendié la semaine suivante, causant la perte de « 7 à 800 planches de madriers ». Les bombes parties de Lévis atteignent alors la Porte Saint-Jean !

À ces destructions causées par l'ennemi s'ajoutent celles décidées plus tôt par le génie militaire français à des fins tactiques. On rase ici la maison du Sieur Marchand⁵², là, « on démolit le pignon d'Aimé pour découvrir la grande coste⁵³ ». Nous sommes le 21 juin : « Les particuliers de la Basse-Ville envoient leurs effets chez ceux de la haute et ces derniers envoient les leurs à la campagne, preuve qu'ils ne se croient pas en sûreté chez eux⁵⁴ ». Québec, on le voit, est avant tout un champ de bataille où s'exerce sur les « particuliers » l'autorité des grands, mais où, également, ces derniers s'accordent bien des faveurs. Ainsi, le même jour, construit-on « une casemate avec un blindage chez Madame Péan », la favorite de l'Intendant Bigot, alors que, par ailleurs, les travaux de fortification traînent de la patte⁵⁵... Il va de soi que ces petits privilèges finissent toujours par être connus par le peuple, tout comme les détails de cette « guerre de dentelles » que se livrent les belligérants.

Sabres et dentelles

Guy Frégault a rappelé dans son *François Bigot* le type de correspondance alors échangées entre l'intendant et le chevalier de Lévis à propos de Madame Péan, ainsi que les amabilités que s'adressaient les généraux ennemis entre deux assauts⁵⁶. Plusieurs récits évoquent aussi l'anecdote suivante⁵⁷. Le 1^{er} août, au lendemain de la bataille de Montmorency où les assaillants sont bravement repoussés, un officier anglais gravement atteint est fait prisonnier. Il échappe à la vengeance des « Sauvages » grâce à l'intervention d'un soldat de Guyenne. Bien que soigné par les Hospitalières, le capitaine britannique ne survit point à ses blessures. Le général anglais expédie alors dans une lettre vingt livres sterling destinées à remercier le soldat français, somme aussitôt retournée à l'ennemi « avec des excuses de M. de Vaudreuil, de n'avoir pu consentir à la générosité qu'on

52. FAUTEUX, p. 14.

53. FAUTEUX, p. 19.

54. FAUTEUX, p. 20.

55. FAUTEUX, p. 20.

56. G. FRÉGULT, *François Bigot, op. cit.*, p. 289-290.

57. Voir notamment FAUTEUX, p. 48 et HARTWELL, p. 98.

voulait faire à ses soldats, qui n'avaient fait au reste qu'exécuter les ordres donnés⁵⁸ ». Dans le même style, le *Journal de Montcalm* rapporte la rencontre entre un parlementaire anglais et l'aide de camp du général français, en octobre 1758. Comme l'officier britannique avait été arrêté par des miliciens canadiens, pas question pour Montcalm de le laisser sous une telle garde :

J'ai envoyé M. de Bougainville pour tenir compagnie à cet officier, et il a passé la nuit avec lui. Il [Bougainville] a reçu un panier de bière de Bristol du général Abercomby, et lui en a envoyé un de vin de Pacaret, nécessaire et bon exemple à donner à ce pays barbare, non seulement de l'humanité, mais de la politesse entre ennemis qui se font la guerre⁵⁹.

Ce type d'échanges courtois entre gens de bonne compagnie s'observe à l'occasion de chaque trêve, où les généraux commentent leurs derniers faits d'armes et devisent plaisamment sur tel ou tel épisode de la veille. Le passage suivant tiré d'un journal anonyme montre que les épistoliers ne manquent pas d'humour dans les circonstances :

Voici le résultat du parlementaire d'hier, le général Hwoulf [Wolfe] écrit à tous nos généraux ainsi qu'à M. Bigot à qui il adresse 2 bouteilles de liqueurs, ainsi qu'une lettre d'une de ses sœurs ; il a demandé si M. de Léry avoit bien eu peur à Beaumont lorsqu'il abandonna son chapeau, épée et ses papiers, et s'il n'avoit pas oublié aussi quelqu'un de son détachement, on lui a répondu qu'il en avoit oublié quelqu'un, mais pas tant qu'ils avoient fait à la Pointe de Lévis ; il a demandé aussy des nouvelles de Carillon et s'il n'étoit pas pris ; on lui a répondu que non et qu'il n'y en avoit nulle apparence, et que nous y aurions du monde suffisamment pour recevoir ceux qui tenteroient d'y venir. Il a paru surpris de cette assurance, en disant qu'ils y avoient 20 mille hommes qui dévoient en avoir formé le siège en may ; Il a fait compliment sur la façon d'envoyer nos brûlots, qu'ils avoient jugé par la manœuvre qu'on avoit faite qu'il y avoit eu de la méprise ; on lui a répondu qu'ouy mais qu'il nous en restoit encore auxquels on avoit plus de confiance ; finalement il a demandé qu'on lui envoyast le lendemain des chaloupes de l'autre costé pour y prendre une 20ne de femmes françoises qu'ils avoient à leur bord et qu'ils remettraient à terre⁶⁰.

Il s'agit là de prisonnières faites au printemps précédent dans un navire venu d'Acadie. À une autre occasion, plus de 200 femmes et enfants seront pris par les Anglais le 21 juillet 1759 à la Pointe-aux-Trembles⁶¹. La capture de ces dames

58. HARTWELL, p. 98.

59. MONTCALM, p. 380.

60. FAUTEUX, p. 30.

61. Pointe-aux-Trembles, près de Québec (actuellement dans la MRC de Porneuf).

constitue un épisode piquant du siège. Les recevant fort poliment, Wolfe leur déconseille de regagner Québec, assurant que la ville serait bientôt réduite en cendres. Le lendemain, lors de la trêve où l'on relâche les captives, les Anglais font « beaucoup de compliments à M. Bigot », l'assurant qu'après leur victoire, « ils auroient pour lui tous les égards possibles⁶² ». Le notaire Panet rapporte ensuite : « Chaque officier [anglais] a donné son nom aux belles prisonnières qu'ils avaient faites. Les Anglais avaient promis de ne point canonner ni bombarder jusqu'à neuf heures du soir pour donner aux dames le temps de se retirer où elles jugeraient à propos, mais que, passé cette heure, ils feraient un feu d'aise⁶³ »... Et le déluge de feu reprend de plus belle !

À lire ces échanges épistoliers entre officiers des deux camps, on a l'impression que la guerre est un jeu de société, un théâtre dont la cruauté comme l'absurdité échappent aux généraux. Dans une lettre au chevalier de Lévis, Montcalm n'écrit-il pas, le 5 février : « Quand est-ce que la *pièce que nous jouons* au Canada finira ?⁶⁴ ». Et que dire de cette missive de Montcalm à Bourlamaque, le 20 juillet 1759 (alors que les Anglais s'apprêtent à investir Pointe-aux-Trembles) :

C'est une partie d'échecs ; nous voudrions faire *mat* et il semble que Wolfe voudrait faire *pat*. Il a plus de facilité à faire mouvoir ses *pions* que nous, ses *pions* semblent lui valoir mieux ; on dirait qu'ils ont été à *dame*, et il les soutient assez bien par les *tours*. Nous ne faisons pas autant d'usage de nos *fous* que nous voudrions ; nos *cavaliers* n'agissent pas beaucoup, notre *roi* a une marche grave et lente ; belle partie à gagner⁶⁵.

... À gagner ou à perdre. Dans ce jeu de Qui perd gagne, nous retrouvons bien ce théâtre et cette théâtralité de la guerre dont se moquait Voltaire. C'est, curieusement, en février 1759, que l'auteur publiait dans *Candide* la petite phrase assassine sur les « arpents de neige » : « Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut [...] »⁶⁶. » On y trouve aussi cet autre passage hautement satirique :

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmo-

62. FAUTEUX, p. 42.

63. PANET, p. 14.

64. Cité par CASGRAIN, p. 30 (je souligne).

65. Cité par CASGRAIN, p. 121 (souligné dans le texte).

66. VOLTAIRE, *Candide, ou l'optimiste* [1759], in *Romans et contes*, édition de Henri Bénac, Paris, Garnier, 1960, p. 199.

nie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque⁶⁷.

Si Voltaire ignorait encore la bataille qui se préparait au Canada, les Canadiens, eux, comprendraient bientôt que la partie d'échecs tirait à sa fin. Après trois mois de bombardements ininterrompus, septembre allait bientôt sonner le glas de la France en Amérique. Comment réagirent les citoyens de Québec dans les circonstances ? Quelle perception avaient-ils des pratiques guerrières et mondaines évoquées plus haut ? On en a un aperçu dans l'épisode des « Écoliers », mais aussi dans celui de la capitulation.

Du « Royal Syntaxe » à la reddition

Remontons au tout début du siège. Voyant clairement que le danger principal et la cause de tous leurs maux viennent des batteries anglaises installées sous leurs yeux à la pointe Lévis, les Québécois s'étonnent alors qu'on ne déloge pas l'ennemi. Ils prennent donc une initiative. Dès juin, on commence à équiper en armes et munitions trente-cinq étudiants du Séminaire de Québec « pour aller au combat⁶⁸ ». Commentant l'opération, le garde-magasin s'étonne qu'on vêtît aussi « de pied en cap » les écoliers, « d'autant que la plus grande partie de ces jeunes gens appartiennent à de bons bourgeois qui ont moyen de les habiller ». Le mois suivant, le *Journal de Montcalm* évoque ces mêmes élèves des Jésuites sous la dénomination ironique de « compagnie Royal-Syntaxe⁶⁹ ». Ces jeunes figurent bien dans le dénombrement des milices québécoises (qui comprennent aussi des réfugiés Acadiens et des ouvriers charrons). « Fermentation dans la tête des habitants de Québec qui veulent gouverner et décider des opérations de guerre », déplore le général. Le plan est toutefois présenté au gouverneur et l'« on se

67. *Ibid.*, p. 141-142. En une demi-heure, la seule bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759, coûtera 200 morts et 1200 blessés aux défenseurs de Québec et 60 morts et 600 blessés aux assiégeants. Nos recherches n'ont pas permis de trouver le nombre de victimes civiles de ce siège. Le témoignage de l'inconnu publié par Fauteux donne neuf morts parmi la population entre le 10 mai et le 18 septembre 1759.

68. FAUTEUX, p. 18. Même référence pour la citation suivante.

69. MONTCALM, p. 452.

détermine à faire passer un détachement à la côte du Sud, confié à M. Dumas, major et inspecteur des troupes de la colonie⁷⁰ ». Si ces volontaires n'obtiendront pas le succès escompté contre les positions anglaises, si la folle équipée connue comme « le coup des écoliers » fut mal exécutée en raison de l'inexpérience des séminaristes, du moins l'initiative mérite-t-elle d'être soulignée, comme le fait Ramezay dans son *Mémoire*. Il y évoque ces « Canadiens toujours plein d'ardeur » et « l'intrépidité de ces habitants⁷¹ », tout comme, au printemps précédent, il commentait l'enthousiasme des volontaires au retranchement de Beauport :

[...] on ne s'était pas attendu à avoir un si grand nombre de Canadiens ; [...] mais il régnait une telle émulation dans ce peuple que l'on vit arriver au camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de douze à treize ans, qui ne voulurent jamais profiter de l'exemption accordée à leur âge⁷².

Le fait est confirmé par Wolfe lui-même, le 9 septembre : « Des vieillards de 70 ans et des garçons de 15 ans se postent à la lisière des bois, tirent sur nos détachements et blessent de nos hommes⁷³ ». La même détermination se manifestait en effet dans les campagnes avoisinantes où l'envahisseur terrorisait les villages, jusqu'à 100 kilomètres en aval de la capitale. Comme l'explique Guy Frégault, de telles atrocités ne font alors qu'« exaspérer le courage des Canadiens⁷⁴ ». Parvient régulièrement à Québec l'écho des horreurs commises dans Charlevoix, comme sur la côte sud par les troupes britanniques et les redoutables Rangers venus les appuyer⁷⁵. La résistance et la mort de l'abbé de Portneuf et de ses paroissiens, le 23 août, n'est qu'un des faits d'armes témoignant de la bravoure de ces Canadiens pris en otages par la soldatesque ennemie. Mais qu'en était-il des soudards français dont l'indiscipline avait été dénoncée par de Querdisien ? Cet agent du ministre Berryer fut envoyé au Canada, chargé secrètement d'enquêter sur les abus commis dans la colonie. Il constata que les soudards de l'armée française se comportaient eux-mêmes en envahisseurs. Citant de Querdisien, Guy Frégault rappelle qu'ils « s'abandonnaient 'à la licence la plus effrénée' et faisaient main basse sur tout ce

70. MONTCALM, p. 468.

71. RAMEZAY (Édition Fauteux), p. 15.

72. RAMEZAY, « Extrait d'un journal tenu à l'armée [...] », dans *Campagne du Canada*, *op. cit.*, p. 32.

73. Cité par G. FRÉGAULT, *La Guerre de la Conquête*, *op. cit.*, p. 336.

74. *Ibid.*, p. 335.

75. L'incendie du Manoir seigneurial Aubert de Gaspé à Saint-Jean-Port-Joly sera repris dans le fameux roman de PHILIPPE-AUBERT DE GASPÉ père, *Les Anciens-Canadiens* (1863). Le général Murray lui-même évoquera le 13 novembre 1759 « L'espèce de guerre de pillage que nous venons de livrer [...] » (cité par G. FRÉGAULT, *La Guerre de la Conquête*, *op. cit.*, p. 335).

qui leur plaisait⁷⁶ ». S'en prenant aux récoltes et aux biens des habitants déjà frappés par la disette, ils semaient la terreur dans les campagnes, comme Bigot lui-même le déplorait en reportant la faute sur le laxisme de Montcalm⁷⁷. On imagine alors l'effet de la propagande anglaise sur les Canadiens durant les derniers mois de la Conquête.

La proclamation que Wolfe leur adresse, le 27 juin, les somme de rester neutres s'ils veulent préserver leurs biens et leur religion. Celui qui « plaint leur sort et leur tend une main secourable » les menace un peu plus loin, s'ils prennent les armes, de leur faire « souffrir tout ce que la guerre offre de plus cruel⁷⁸ ». L'abbé Casgrain a bien montré le dilemme des Canadiens dans les campagnes avoisinant Québec :

[...] s'ils continuaient à rester fidèles à la France, leurs maisons allaient être incendiées, leurs champs dévastés [...] et eux-mêmes traqués comme des fauves ; s'il faisaient la paix avec les Anglais, les sauvages seraient immédiatement déchaînés contre eux. Les habitants de la côte de Beaupré étaient déjà sous le coup de ce châtement. Montcalm écrivait le même jour à Lévis : « Je crains que les gens de l'Ange-Gardien [...] ne fassent leur paix particulière... Il faudrait quelque gros détachement de sauvages et de Canadiens pour les corriger... Et, pour soutenir les Canadiens et les sauvages, nous enverrons, s'il le faut, des grenadiers et soldats volontaires avec des officiers, une centaine⁷⁹ ».

On le voit : les habitants des campagnes sont pris entre deux feux –et même trois, puisque, outre les Anglais, ils peuvent avoir affaire aux soldats français et à leurs propres compatriotes des milices canadiennes (appuyées par leurs redoutables alliés amérindiens). La menace de Wolfe se précise dans la proclamation du 25 juillet suivant. Tout en déplorant le « peu d'égards que les habitants du Canada ont eu à son Placard du 27^{ème} du mois dernier », et résolu à « ne plus écouter [ses] sentiments d'humanité » à leur égard, Wolfe se voit « fâché d'en venir aux barbares extrémités » de la guerre. Toutefois, magnanime, il diffère la menace jusqu'au 1^{er} août si les Canadiens, enfin soumis, parviennent à « toucher sa clémence et le porter à la douceur⁸⁰ ». Mais comment goûter au miel de ces discours sous le

76. G. FRÉGAULT, *François Bigot, op. cit.*, p. 260.

77. « Rien n'égale les dégâts commis par les Troupes [françaises] dans toutes les campagnes où l'armée a campé [...] », écrit Bigot à Lévis le 8 septembre 1759 (cité par G. FRÉGAULT, *François Bigot, op. cit.*, p. 261).

78. Cité par PANET, p. 6.

79. CASGRAIN, p. 125-126.

80. Cité par PANET, p. 15.

fracas de l'artillerie ? Après la trêve du 25 juillet, les canons reprennent la parole. Le 27, notre anonyme écrit :

Depuis 8 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin ce jourd'huy, les ennemis nous ont envoyé 230 bombes comptées, ainsy qu'une grande quantité de boulets ; c'est d'usage que quand ils souffrent à la campagne ils se vengent sur la ville⁸¹.



Vue du Palais épiscopal et de ses ruines à Québec (détail). Gravure d'A. Benoist d'après un dessin de Richard Short. Édité par Thomas Jefferys à Londres, 1761. Photo : B. Andrès.

Les Québécois ne sont pas dupes, non plus que les habitants des campagnes. Mais, tant et aussi longtemps que les troupes françaises, malgré les exactions de leur soldatesque, tiennent tête à l'Angleterre, les Canadiens ne ménagent pas leur peine et maintiennent leur loyauté à l'égard de la France. Il en va autrement après le 13 septembre.

81. FAUTEUX, p. 45.

On sait comment, démuné d'artillerie, Montcalm jette ce jour-là ses 3 500 Franco-Canadiens dans la bataille, sans attendre un renfort de 10 000 hommes puissamment armés, avec Bougainville à leur tête. On sait dans quelle débandade alors s'effectue la retraite sur les Hauteurs d'Abraham, quand les Anglais l'emportent au bout d'une demi-heure de combat et que, blessé à mort, Montcalm est ramené dans la ville. Guy Frégault explique que cette déroute frappe surtout les « troupes réglées⁸² », alors que les Canadiens embusqués couvrent le retour des fuyards vers Québec, verrouillant alors la porte Saint-Jean⁸³. Un journal anglais le confirme : « Les flancs de cette armée [française] étaient appuyés sur une épaisse forêt qu'ils garnirent d'environ mille Canadiens et Sauvages qui nous firent beaucoup de mal⁸⁴ ». Suivent alors une série d'erreurs tactiques, mais aussi, en haut lieu, un climat de défiance entre le gouverneur et l'état-major : autant de signaux alarmants pour une population accablée qui n'aspire qu'à la paix. Vaudreuil lui-même prend le large vers Montréal avec une armée française en déroute (dont on ignore encore qu'elle tentera le printemps suivant de reprendre Québec). C'est alors qu'au nom des Québécois, ce qui reste d'autorités dans la ville se manifeste auprès du nouveau commandant, M. de Ramezay : notables, syndic des commerçants et vingt-deux « Bourgeois et Cytoyens » le supplient de préparer une honorable reddition⁸⁵. Ramezay expose honnêtement dans son *Mémoire* les raisons qui l'ont poussé à signer le 18 septembre la capitulation. On sait que, longtemps, ce plaidoyer pro domo dont l'auteur eût souhaité la publication fut, sinon censuré, du moins tenu dans le secret des archives⁸⁶. C'est qu'on lit dans le témoignage de ce Montréalais une ferme défense de ses compatriotes, accompagnée d'un reproche à peine voilé contre la France : « Alors, la désolation fut entière, le découragement universel et porté à l'excès ; les plaintes et les murmures contre l'armée qui nous abandonnoit devinrent un cri public [...] ». Ne pouvant plus compter

82. Les troupes régulières françaises, distinctes des forces auxiliaires de la milice (voir supra L. DECHÉNE, note 16).

83. G. FRÉGAULT, *La Guerre de la Conquête*, op. cit., p. 348.

84. EXPÉDITION, p. 46.

85. Sur le contexte et les implications de cette capitulation, voir *Mémoire du Sieur de Ramezay*, op. cit. et G. FRÉGAULT, *La Guerre de la Conquête*, op. cit., p. 359 et suivantes.

86. « [...] ce document est resté inédit et entièrement inconnu jusqu'au moment où il a été retrouvé aux Archives du Bureau de la marine, par Mr Faribault en l'année 1852. On présume que, par le moyen de quelque influence secrète auprès du Ministère d'alors, on aura supprimé la publication d'un document qui aurait pu, peut-être, compromettre quelque fonctionnaire d'un rang élevé ; d'où il est arrivé que Mr. Ramezay, est inévitablement devenu une victime qu'il fallait sacrifier » : Introduction à l'édition du *Mémoire du Sieur de Ramezay* par la Société littéraire et historique de Québec, Presses de John Lovell, 1861.

que sur « cent vingt hommes de troupes, pour deffendre une ville d'une étendue si considérable [...], une ville d'ailleurs ouverte de toutes parts, je pris le 15 le parti de tenir mon conseil de guerre [...] »⁸⁷, conclut l'auteur pour justifier la capitulation.

Cette amertume des Canadiens à l'égard de la France s'exprime aussi bien dans le témoignage de Sœur de la Visitation. Écrite en 1765, sa *Relation du siège de Québec* prend ouvertement la défense de Ramezay qui, dit-elle, « commandait avec une faible garnison, sans vivres et sans munitions » et qui « tint ferme jusqu'à l'extrémité ». Elle ajoute à propos des bourgeois de Québec « qu'ils avaient sacrifié de grand cœur leur bien et leurs maisons, mais que pour leurs femmes et leurs enfants, ils ne pouvaient se résoudre à les voir égorger⁸⁸ ». Rassurée de voir que les Anglais « accordèrent sans difficulté les articles que l'on avait demandés, tant pour la religion que pour l'avantage du citoyen », la religieuse se l'explique par la « joie que [les ennemis] eurent de se voir en possession d'un Pays où ils avaient échoué plus d'une fois pour en faire la conquête, [ce qui] les rendit les plus modérés de tous les vainqueurs⁸⁹ ». Elle dénonce par ailleurs les dégâts faits par « Nos Français » dans nos campagnes et les dettes non remboursées par la France, dettes que ses consœurs contractèrent pour soigner les troupes⁹⁰. Elle regrette enfin amèrement que l'ancienne métropole n'eût pas dépêché de renforts au printemps de 1760⁹¹. En 1763, alors que le Traité de Paris avait écarté la possibilité d'une restitution de la Nouvelle-France à l'ancienne, la même religieuse de l'Hôpital général adressait déjà sa réclamation aux autorités françaises dans une lettre commençant ainsi :

La paix que l'on vient de conclure et sur laquelle nous gemissons en voyant perdre à cette Infortuné colonie le glorieux titre de la nouvelle france. Elle en seroit encore en possession si le canadien toujours victorieux des anglois avoit ete seul a la defendre [...] ⁹²

87. « Détail de mes services depuis 1720 jusqu'en 1759 », dans *Mémoire du Sieur de Ramezay [...] au sujet de la reddition*, *op. cit.*, p. 10.

88. RELIGIEUSE, p. 10-11.

89. *Ibid.*, p. 11.

90. « [...] il nous est dû cent vingt mille livres, des avances que nous avons faites pour la nourriture des troupes du Roi de France » (RELIGIEUSE, p. 23).

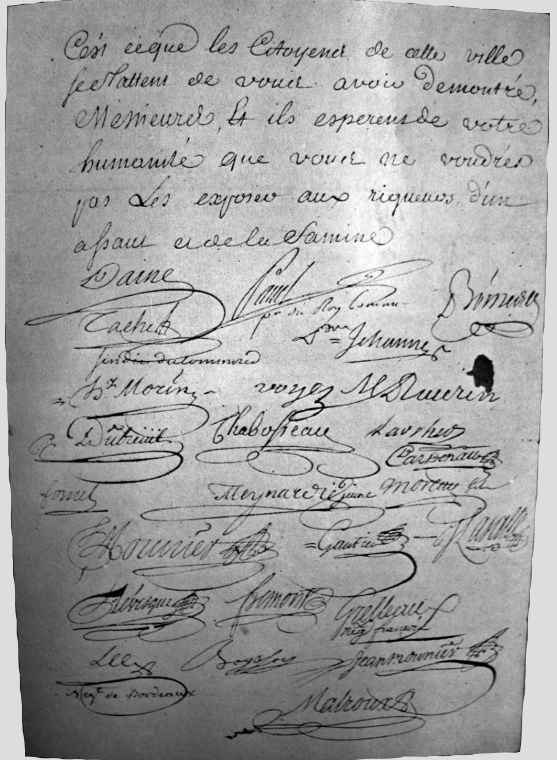
91. Ces renforts n'eussent-ils pas permis au chevalier de Lévis de transformer son succès d'avril 1760, à la Bataille de Saint-Foy, en victoire définitive sur l'Angleterre ?

92. [MARIE JOSEPH LEGARDEUR DE REPENTIGNY, Mère de la Visitation], Lettre de Québec, 27 septembre 1763, Bibliothèque et Archives Canada, Archives des Colonies, séries C11 A, vol. 107, Canada, correspondance générale 1731-1766 (transcription : Julie Roy et Nathalie Ducharme). Commentant cette lettre, JULIE ROY écrit : « En assumant le double point

Signatures des citoyens de Québec dans leur requête présentée au commandant et officiers majors de la ville, à la veille de la capitulation :

« C'est ce que les citoyens de cette ville se flattent de vous avoir démontré, Messieurs, et ils espèrent de votre humanité que vous ne voudrez pas les exposer aux rigueurs d'un assaut et de la famine ». Suivent les signatures de François Daine, Jean-Claude Panet, Jean Taché, P. Jehanne, Boinedille, Morin, Soyez, Riverin, Dubreuil, Chaboisseau, Larcher, Cardeneau, L. Fornel, Meynard, Lejeune, Moreau fils, F. Mounier, Gautier, J. Lasalle, Levesque, J.-L. Frémont, Grélicaux, Lée, Boyson, Jean Mounier et Mulroux.

Pièce jointe au *Mémoire du Sieur de Ramezay*, commandant de Québec, au sujet de la reddition de cette ville, le 18 septembre 1759, d'après un manuscrit aux Archives du Bureau de la marine, à Paris, publié par la Société littéraire et Historique de Québec, Presses de John Lovell, 1861.



Vers un nouveau récit canadien

C'est ainsi qu'après la guerre de Sept ans s'ébauche chez les Canadiens un tout nouveau sentiment : déjà passe-t-on du chagrin à l'irritation contre l'ancienne métropole et, par là-même, à une forme de fierté collective. Car si, d'une part, on se désole de cette *Cession* du Canada par la France, d'autre part, on reporte sur la France la responsabilité de la *Conquête*, désormais ressentie comme une

de vue de la religieuse et de la Canadienne, l'auteur de la *Relation du Siège de Québec en 1759* pose les jalons d'une lecture nationale de l'histoire (« Stratégies épistolaires et écritures féminines : les Canadiennes à la conquête des lettres (1639-1839) », thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2003, p. 266).

guerre « des autres⁹³ ». Ainsi déculpabilisés, les Canadiens retrouveront de quoi fortifier leur amour-propre, tout en se forgeant un nouvel identitaire. En germe durant les dernières décennies du Régime français⁹⁴, cette « canadianisation des esprits » ne trouvait pas encore l'espace public où s'exprimer. Christophe Horguelin montre bien comment la presse et les médias contribuent à « l'invention des nations ». Il ajoute : « Il n'y a pas de presse en Nouvelle-France, cependant, et pas non plus de littérature diffusée localement où une légende coloniale pourrait être inventée, comme c'est le cas en Nouvelle-Angleterre avec la geste des héros fondateurs et les récits de captivité⁹⁵ ». Les choses évolueront après 1763. Une communauté d'appartenance verra le jour. J'ai montré ailleurs comment s'amorce alors un légendaire canadien dans des formes d'abord modestes d'hagiographie populaire (récits, poèmes, ou chansons où se démarquent, par exemple, la figure du premier gouverneur canadien, Vaudreuil et de son frère, « Monsieur de Rigaud », mais aussi Liénard de Beaujeu, Villiers de Jumonville, Pécaudy de Contrecoeur et quelques autres⁹⁶. Ne se sentant nullement anglais, les Canadiens d'après la Cession ne sont plus légalement français, mais ils en conservent la langue et la religion dans un espace nord-américain lui-même en mutation. L'invasion américaine de 1775 provoquera un remarquable choc identitaire, même si les Canadiens n'adopteront alors qu'une neutralité bienveillante à l'endroit des Bostonnais⁹⁷. De quoi, chez les lettrés des années 1760-1790, formuler un nouveau récit de soi dont les imprimés, mais aussi la tradition orale

93. Nous verrons dans un prochain article que les Canadiens vivront sur le même mode la guerre d'Indépendance américaine, lors de l'invasion de 1775-1776 et du siège de Québec durant cet hiver-là.

94. G. FRÉGAULT, *La civilisation de la Nouvelle-France. 1713-1744* [1944], Bibliothèque québécoise, 1990.

95. CHRISTOPHE HORGUELIN, « Le XVIII^e siècle des Canadiens : discours public et identité », dans PHILIPPE JOUTARD et THOMAS WIEN, avec la collaboration de DIDIER POTON, *Mémoires de Nouvelle-France. De France en Nouvelle-France*, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 212.

96. BERNARD ANDRÈS, « D'une mère partie à la patrie canadienne : archéologie du patriote au XVIII^e siècle », dans *Voix et Images*, Université du Québec à Montréal, n° 78, printemps 2001, p. 480 et suivantes.

97. PIERRE MONETTE (avec la collaboration de BERNARD ANDRÈS et d'une équipe du groupe de recherche ALAQ), *Rendez-vous manqué avec la révolution américaine. Les adresses aux habitants de la province de Québec diffusées à l'occasion de l'invasion américaine de 1775-1776*, Montréal, Québec Amérique, 2007, 552 p.

conserveront la trace⁹⁸. Les 70 000 Québécois de 1760 prennent conscience des nouveaux défis qui les attendent, face à un nouveau régime qui devra nécessairement composer avec eux. Bien que conquis, les « nouveaux sujets » britanniques ne représentent-ils pas désormais la majorité de la population dans la « province du Québec » ? C'est là qu'ils défendront ardemment leur langue et leur religion, face à un conquérant d'autant plus conciliant que dorénavant inquiété par l'émancipation des colonies américaines. Alors, pour les voisins du sud, la ville de Québec redeviendra un enjeu principal de ce conflit.

L'histoire se rejoue parfois sur les mêmes scènes et avec les mêmes acteurs. Après avoir assiégé Québec, en 1759, Murray s'y réfugie à son tour, menacé en avril 1760 par le chevalier de Lévis, le commandant de Bourlamaque et le Canadien Saint-Luc de la Corne, « général des Sauvages ». Premier retournement de situation, Murray doit affronter les assaillants français sur les mêmes Plaines d'Abraham ! Et le 28 avril, les Anglais perdent la Bataille de Sainte-Foy. Leur débandade vers les fortifications permet à Lévis d'entreprendre un court siège interrompu en mai par l'arrivée de renforts britanniques par voie fluviale. Le 16 mai marque le repli des forces canado-françaises vers Montréal qui tombera finalement le 8 septembre suivant. Parmi les forces britanniques engagées dans cette ultime bataille, un certain Richard Montgomery choisira plus tard d'émigrer dans les colonies américaines. Épousant alors la cause des Insurgés, il se retrouvera sous les murs de Québec à l'hiver 1775, pour le dernier siège de la ville. Nous verrons alors où en seront rendus les Canadiens dans leur cheminement identitaire.

Bernard André

98. C'est ce que j'ai tenté d'exposer avec mes collaborateurs dans *La Conquête des Lettres au Québec : 1759-1799. Anthologie*, Les Presses de l'Université Laval, 2007, 740 p. et, en co-direction avec MARC ANDRÉ BERNIER, *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, 510 p.

Bibliographie

Outre les douze volumes de Henri-Raymond Casgrain, dans la collection des Manuscrits du maréchal de Lévis (1889-1895) et les six tomes de Arthur George Doughty et George William Parmelee (1901-1902), les sources les plus importantes paraissent dans les *Rapport de l'archiviste de la Province du Québec* (1920-1921 ; 1922-1923 ; 1924-1925 ; 1928-1929 ; 1932-1933). De nombreux travaux ont aussi porté sur le siège de 1759, tant dans l'historiographie française et québécoise que canadienne-anglaise et américaine. Nous n'en donnons ici qu'une courte sélection, réservant à notre prochaine réédition du « Journal du siège de Québec du 10 mai au 18 septembre 1759 » une bibliographie plus complète.

Partant de l'inventaire dressé par Frégault (1955) concernant les sources manuscrites et imprimées sur « La guerre de la Conquête » (voir infra), le chercheur dispose d'une solide base. Nombre de documents anciens sont à présent numérisés et accessibles en ligne. Voir notamment les sites de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), de Bibliothèque et Archives Canada (BAC), de la Library of Congress et du projet conjoint BAC-Bibliothèque nationale de France : « Archives Canada-France » : <http://www.archivescanadafrance.org/francais/accueil.html>).

Enfin, certains journaux du siège mentionnés dans le présent article sont disponibles sur le site de « Nos racines/Our Roots », via notamment la numérisation du volume de Jean-Claude Hébert (1972) : <http://www.ourroots.ca/f/toc.aspx?id=2090>.

Textes relatifs au siège de 1759 mentionnés dans l'étude :

[Anonyme], « Journal de l'expédition sur le fleuve Saint-Laurent par un militaire de l'armée de Wolfe », dans Jean-Claude Hébert, *Le siège de Québec en 1759 : par trois témoins*, Ministère des affaires culturelles, 1972, p. 33-50 et 126-127.

[Anonyme], « Journal du siège de Québec du 10 mai au 18 septembre 1759 », publié et annoté par Ægidius Fauteux dans le *Rapport de l'archiviste de la Province du Québec pour 1922-1923*, Québec, Ls-A. Proulx, 1922, p. 137-241. Nous préparons avec Patricia Willemmin une réédition de ce précieux journal aux Presses de l'Université Laval.

[Anonyme], « Le siège de Québec en 1759 par un militaire de l'armée française », dans Jean-Claude Hébert, *Le siège de Québec en 1759 : par trois témoins*, Québec, Ministère des affaires culturelles, 1972, p. 53-116 et 127-130. Reprise de Denis-Benjamin Viger, *Siège de Québec en 1759 [...] Copie d'un manuscrit déposé à la Bibliothèque de Hartwell en Angleterre*, Québec, Fréchette et C^{ie}, 1836, 41 pages.

- Philippe-Aubert de Gaspé père, *Les Anciens-Canadiens*, Québec, G.-E. Desbarats, 1864.
- Louis-Antoine de Bougainville, « Journal de l'expédition d'Amérique commencée en l'année 1756, le 15 mars », présenté par Amédée-Edmond Gosselin dans le *Rapport de l'archiviste de la Province du Québec pour 1923-1924*, Québec, Ls-A. Proulx, 1924, p. 202–393.
- [Marie Joseph Legardeur de Repentigny, Mère de la Visitation], *Relation de ce qui s'est passé au Siège de Québec et de la prise du Canada par une religieuse de l'Hôpital Général de Québec : adressée à une communauté de son Ordre en France* [c1765], Québec, Mercury, 1855, 24 pages. Voir <http://www4.bnquebec.ca/num-texte/430663.pdf>.
- [Marie Joseph Legardeur de Repentigny, Mère de la Visitation], Lettre de Québec, 27 septembre 1763, Bibliothèque et Archives Canada, Archives des Colonies, séries C11 A, vol. 107, Canada, correspondance générale 1731-1766.
- Louis Joseph de Montcalm, *Le journal du marquis de Montcalm en Canada de 1756 à 1759*, Édition originale revue et augmentée, sous la direction de Roger Léger, Montréal, Michel Brûlé, 2007, p. 485. Cette édition reprend celle éditée en 1895 par l'abbé H. –R. Casgrain, le *Journal du marquis de Montcalm durant ses campagnes en Canada de 1756 à 1759*, dans la collection des Manuscrits du maréchal de Lévis, Québec, L.J. Demers, 1889-1895.
- Jean-Claude Panet, *Journal du siège de Québec en 1759*, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1866, 24 pages.
- Jean Baptiste Nicolas Roch de Ramezay, « Relation du siège de Québec s'étant déroulé du 17 mai au 20 septembre 1759 », numérisation de l'original et de la transcription dactylographiée (sans pagination), sur le site de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, sous le titre « Relation du siège de Québec s'étant déroulé du 17 mai au 20 septembre 1759, rédigée par Ramezay . – 1759 » (Cote : P224,P1). Les 25 images de cette transcription (P224, P1 _01 à P 224, P1 _25), consultables à l'adresse : <http://pistard.banq.qc.ca>. La Société littéraire et historique de Québec a édité en 1861 (et réimprimé en 1927) un extrait de cette relation (du 27 mai au 8 août), sous le titre *Mémoire du Sieur de Ramezay, commandant de Québec, au sujet de la reddition de cette ville, le 18 septembre 1759, d'après un manuscrit aux Archives du Bureau de la marine, à Paris*, Presses de John Lovell, 1861 (réimpression : 1927). En 1938, Ægidius Fauteux retrouve cette relation au complet grâce au libraire Gonzague Ducharme et entreprend d'en publier la transcription dans le *Rapport de l'archiviste de la Province de Québec pour 1937-1938*, p. 1-20.
- Jean Baptiste Nicolas Roch de Ramezay, « Campagne du Canada depuis le 1er juin jusqu'au 15 septembre », dans *Mémoire du Sieur de Ramezay, commandant de Québec, au sujet de la reddition de cette ville, le 18 septembre 1759, d'après un manuscrit aux Archives du Bureau de la marine, à Paris*, publié par la Société littéraire et Historique de Québec, Presses de John Lovell, 1861.

Jean Baptiste Nicolas Roch de Ramezay, « Extrait d'un journal tenu à l'armée que commandait feu M. Le Marquis de Montcalm, Lieutenant général », dans *Mémoire du Sieur de Ramezay, commandant de Québec, au sujet de la reddition de cette ville, le 18 septembre 1759, d'après un manuscrit aux Archives du Bureau de la marine, à Paris*, publié par la Société littéraire et historique de Québec, Presses de John Lovell, 1861.

Jean Baptiste Nicolas Roch de Ramezay, « Détail de mes services depuis 1720 jusqu'en 1759 », dans *Mémoire du Sieur de Ramezay, commandant de Québec, au sujet de la reddition de cette ville, le 18 septembre 1759, d'après un manuscrit aux Archives du Bureau de la marine, à Paris*, publié par la Société littéraire et historique de Québec, Presses de John Lovell, 1861. On trouve une numérisation de l'original (MSS1232) sur le site de Bibliothèque et Archives Canada : <http://www.collectionscanada.gc.ca/index-f.html>

Jean-Félix Récher (abbé), *Journal du siège de Québec en 1759*, Société historique de Québec, Université Laval, Cahiers d'Histoire n° 11, 1959, 48 pages.

Travaux cités ou principalement consultés :

Bernard Andrès. « Québec : chroniques d'une ville assiégée (I : de 1628 à 1711) » *Cahiers des Dix*, Québec, n° 61 (2007), p. 131-153.

_____, « D'une mère partie à la patrie canadienne : archéologie du patriote au XVIII^e siècle », dans *Voix et Images*, Université du Québec à Montréal, n° 78, printemps 2001, p. 474-497.

_____, *La Conquête des Lettres au Québec : 1759-1799. Anthologie* (avec la collaboration de Nova Doyon, Nathalie Ducharme, Benoît Moncion, Dominique Plante et Julie Roy), Les Presses de l'Université Laval, Les collections de la République des lettres, 2007, 740 p.

Bernard Andrès et Marc André Bernier (dir.), *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Les collections de la République des lettres, 2002, 510 p.

Henri-Raymond Casgrain, *Guerre du Canada : 1756-1760 : Montcalm et Lévis*, Québec, L.- J. Demers & frère, 1891, 484 p.

_____, *Collection des manuscrits du maréchal de Lévis*, L.- J. Demers & frère, 1889-1895 (12 volumes)

Louise Dechêne, *Le Peuple, l'État et la Guerre au Canada sous le régime français*, Montréal, Boréal, 2008, 664 p.

Arthur George Doughty, et George William Parmelee, *The Siege of Quebec and the Battle of the Plains of Abraham*, Québec, Dusseault et Proulx, 1901-1902, 6 volumes.

Guy Frégault, *La Guerre de la Conquête*, Montréal, Fides, 1955, 519 p.

_____, *François Bigot administrateur français*, Ottawa, Les études de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, 1948, 415 p.

- _____, *La civilisation de la Nouvelle-France. 1713-1744* [1944], Bibliothèque québécoise, 1990, 312 p.
- Claude Galarneau, « Le deuxième centenaire du siège de Québec et le journal d'un curé », *Recherches sociographiques*, volume 1, numéro 4, 1960, p. 497-499.
- Jean-Claude Hébert, *Le siège de Québec en 1759 : par trois témoins*, Ministère des affaires culturelles, 1972, 131 p.
- Christophe Horguelin, « Le XVIII^e siècle des Canadiens : discours public et identité », dans Philippe Joutard et Thomas Wien, avec la collaboration de Didier Poton, *Mémoires de Nouvelle-France. De France en Nouvelle-France*, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 209-219.
- Philippe Joutard et Thomas Wien, avec la collaboration de Didier Poton, *Mémoires de Nouvelle-France. De France en Nouvelle-France*, Presses universitaires de Rennes, 2005, 390 p.
- Pierre Monette (avec la collaboration de Bernard Andrès et d'une équipe du groupe de recherche ALAQ), *Rendez-vous manqué avec la révolution américaine. Les adresses aux habitants de la province de Québec diffusées à l'occasion de l'invasion américaine de 1775-1776*, Montréal, Québec Amérique, 2007, 552 p.
- Julie Roy, « Stratégies épistolaires et écritures féminines : les Canadiennes à la conquête des lettres (1639-1839) », thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2003, 868 f.
- Pierre-Georges Roy, *Bigot et sa bande et l'Affaire du Canada*, Lévis, , s.e, 1950, 370 p.
- Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France, volume X. Le régime militaire et la disparition de la Nouvelle-France. 1759-1764*, Montréal, Fides, 1999, 623 p.
- Voltaire, *Candide, ou l'optimiste* [1759], in *Romans et contes*, édition de Henri Bénac, Paris, Garnier, 1960, 676 p.

Crédits des illustrations

Les gravures des planches 2 à 5 sont tirées du volume suivant consulté au Département des livres rares de l'Université du Québec à Montréal, avec l'aimable autorisation de son responsable, M. Gilles Janson⁹⁹ :

Charles P. De Volpi (traduction française de Jules Bazin), *Québec. Recueil iconographique : gravures historiques et illustrations relatives à la Ville de Québec, Province de Québec, Canada/ A pictorial record : historical prints and illustrations of the City of Quebec, Province of Quebec, Canada : 1608-1875*, Don Mills, Longman 1971.

99. Je remercie M. Gilles Janson pour son aide dans ma recherche documentaire concernant le présent article.